

## Les deux pieds sur terre?

Monique Patenaude, *Made in Auroville*, India, Montréal, Triptyque, 2004, 220 p.

Emmanuelle Brault, *Le tigre et le loup*, Montréal, Boréal, 2004, 258 p.

Stéphane Dompierre, *Un petit pas pour l'homme*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2003, 232 p.

Hugues Corriveau

---

Number 115, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36948ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Corriveau, H. (2004). Review of [Les deux pieds sur terre? / Monique Patenaude, *Made in Auroville*, India, Montréal, Triptyque, 2004, 220 p. / Emmanuelle Brault, *Le tigre et le loup*, Montréal, Boréal, 2004, 258 p. / Stéphane Dompierre, *Un petit pas pour l'homme*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2003, 232 p.] *Lettres québécoises*, (115), 19–20.

# Les deux pieds sur terre ?

*Recettes pour mieux accéder à « l'aspect occulto-spirituel »  
de son corps subtil ou pour mieux vivre sa séparation physique.*

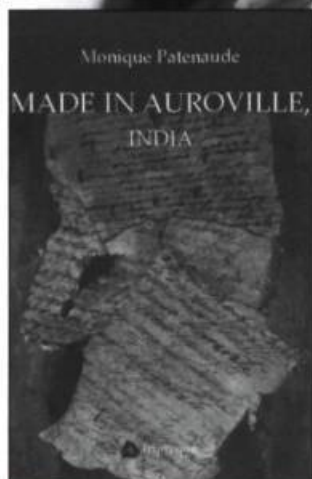
R O M A N

HUGUES CORRIVEAU

VOICI UN LIVRE BIEN ÉTRANGE, PRÉSENTÉ COMME UN ROMAN, plus précisément autobiographique, que ce *Made in Auroville, India* de Monique Patenaude !

## AUROVILLE DE LA MÈRE

Sans être abusif, le terme *roman* cache aussi un essai à propos de l'expérience qu'est la construction de cette ville internationale, Auroville, fondée en Inde en 1968, sous l'impulsion mystico-sensorielle de Mira Alfasse, dite La Mère, qui voyait en cette création un lieu sans propriétaires, sans structures strictes, appartenant au monde entier, se développant à partir des ondes positives des êtres humains, trop humains, ce qui aurait pour conséquence d'éviter une troisième guerre mondiale. Bref, on voit qu'on n'est pas loin de devoir se donner, toute foi permise, à l'Enseignement d'une radicale, et peut-être suspecte, bonté d'âme, psycho-touche à la clé. Car Monique Patenaude y croit à ce lieu d'élévation puisque, nous dit-on dans sa courte note biographique, elle « partage sa vie entre Auroville et Montréal depuis 1974 ». À cette dose, c'est une vocation. Curieusement, le livre tient la route, le récit entourant l'*alter ego* de l'auteure, Lysiane Delambre, et reste souvent intéressant, même quand elle nous parle de ses lévitations, visions et dépressions. Comment s'empêcher de ne pas être curieux du parcours si singulier d'une femme qui croit que la construction d'une ville lui donne la vie, la sauve même de ce qu'elle appelle, non sans une pompe « pompière », « l'inexorable programmation de l'espèce humaine » (p. 205). Car Auroville aurait (a ?) ce pouvoir presque organique de susciter le bonheur, l'entraide faisant office de génitrice intrinsèque de la tension vitale. Enfin, quelque chose d'approchant... L'imprécision, en ce domaine du secret avènement des ondes cosmico-pathétiques, reste la plupart du temps le lot de savantes ratiocinations et rend le clair propos inaccessible au non-initié (d'autant plus quand le lecteur a de l'allergie devant ce qui « trop étreint, mal embrasse » — (est-ce bien cela qu'il faut dire ?). Lysiane décidera donc, pendant dix ans (de 1977 à 1987), de consacrer sa vie à la double construction



de la ville et de son fond, son moi profond, combattant sans relâche pour que ce lieu demeure, selon la volonté de Mère, libre de toute contrainte extérieure. Cette décision, elle la prendra après une grave dépression qui l'aura menée à l'asile, d'où un certain Richard la sortira. Un autre, Christophe, va l'héberger un mois, puis la remettra entre les mains abstraites de la ville protéiforme dans laquelle, de séance de yoga en acte artistique (le théâtre surtout), la protagoniste va trouver à la fois une raison de vivre et sa raison.

Mais voilà, Monique Patenaude est en fait beaucoup plus intéressée par l'histoire de l'évolution d'Auroville, de sa bancale mise sur pied, que par sa propre histoire. Ce qui va donner d'innombrables répétitions, des tâtonnements sans nombre, des redites qui nous font piétiner avec elle chaque fois que quelqu'un va tenter d'accaparer le pouvoir urbain, chaque fois qu'un désaccord va perturber la si tant belle harmonie collective. Je dirai donc au lecteur potentiel de ce livre qu'il lui faudra une grande dose de patience et de l'intérêt pour tout ce qui concerne les expériences aléatoires conduites en Inde entre les ashrams et les autres formes de recherches transcendantes. Il lui faudra surtout supporter stoïquement ce genre de commentaires débilissants : « Mais ce jour-là, dès son arrivée, elle avait vu une fleur. Rouge. Elle l'avait prise dans sa main. Lysiane n'était qu'un ramassis de souffrance, mais qu'importait sa souffrance : cette fleur-là existait. » (p. 32) Frissons garantis ! Bien qu'on précise souvent que l'expérience d'Auroville n'a rien à voir avec une secte ou une religion,

on ne peut s'empêcher de tiquer un peu. Livre intrigant, qui ouvre la porte d'un univers peu connu, qui nous permet de suivre de près un rêve. Ils sont si rares de nos jours que celui-là, par la bonté même qu'il présuppose, ne saurait que susciter des questions.

## EN TERRE VÉNÉRÉE

On remet la bobine à zéro, on repart pour l'Orient, on s'en va cette fois dans un Cambodge approximatif. On ne sera pas loin du film à succès *Tigre et dragon*, de belle mémoire. Si les talents paranormaux n'y sont pas les mêmes, on ne se gêne toutefois pas pour utiliser la télékinésie et l'ubiquité. Qu'en est-il au juste de ce roman d'aventures aux allures hollywoodiennes ? Une femme nommée Michèle va devoir assumer et le nom et le rôle de Loup afin de sauver de la déperdition absolue une terre nommée « Terre Vénérée », devenue





inculte et abandonnée après une guerre qui a miné ses ressources autant géologiques que mystiques, vitales et oniriques (on voit qu'on fait un peu dans l'essence du *Seigneur des anneaux*, alors qu'il s'agit là de libérer du mal une terre pleine de maléfices).

S'il s'agissait, dans le roman précédent, de construire de toutes pièces une ville bel et bien réelle, ici il faut à l'héroïne se vouer à la reconstruction d'un lieu abandonné. Pour ce faire, elle devra accomplir mille tâches, réconcilier des clans, unir des hommes et des femmes autour d'un projet rassembleur (tiens donc, on susurre un air connu). Le livre, avouons-le, a l'avantage d'être très bellement écrit, avec une sûreté de style qui ne peut qu'étonner pour un premier roman, d'autant qu'il est fort bien construit, riche en péripéties, savamment mené d'un défi à un autre. S'il y a beaucoup trop de personnages dans ce texte pour pouvoir les nommer, il nous suffira de savoir « qu'il existe quatre Maisons liées au Sanctuaire de l'Alliance où sont conservés les Écrits ainsi que les objets de l'Alliance destinés au Tigre et au Loup : Maisons de Dragon, de Léopard, de Tigre et de Loup, qui comptent chacune une douzaine d'hommes, avec leur famille. Tous, hommes, femmes et enfants, ont accepté librement l'Alliance qui, suivant les Écrits, se révélera au jour où le Tigre et le Loup se reconnaîtront. » (p. 35) Plus on veut faire neuf et plus on s'inspire du passé, dit-on... Comment ne pas reconnaître l'évocation d'une certaine Arche, et d'autres Écritures porteuses de messages ? On comprendra que tout le roman tend à nous faire espérer l'ultime rencontre fondatrice de ce Loup féminin et de ce Tigre masculin... alors que nous ne savons jamais quels en seront les gestes exacts.

Je disais donc qu'il faut saluer une auteure de talent qui a su construire son histoire d'amour et de passion avec brio. Mais il faut aussi signaler que, de la même façon que Monique Patenaude en son roman, elle ne nous épargne pas, mais là pas du tout, les clichés les plus éculés, les miasmes de la pensée magique et bienheureuse. Il y a là tant de bonne volonté naïve qu'on a peine à les lire. N'est-il pas vrai, pour l'héroïne, qu'« en écoutant la connaissance de l'autre, en acceptant d'accueillir la différence de l'autre, celle qui nous fait grandir, [elle] avai[t] déjà appris, à [s]on insu, que la mort n'existait pas. Raison pour laquelle chacun d'entre [eux] pouvait prétendre donner sa vie » (p. 246) ? Ne dit-elle pas qu'il est « fascinant de contempler le miracle de la vie, combien l'être humain est précieux » (p. 215) ? Il y a, au delà de cette pensée primaire, une pensée magique qui veut concilier l'Occident et l'Orient, qui propose, de façon sous-jacente, qu'une héroïne occidentale unie à un personnage oriental vainc la mort de la Terre. Quelques aspects de ce roman me rebutent donc très fort, et comme je l'ai dit à propos du roman aurovillien, c'est avec circonspection que je suggérerais la lecture de ce livre destiné essentiellement à ceux et à celles qui ont l'âme portée vers le mystico-kung-fu, mâtinée d'une bonne volonté à toute épreuve, et teintée d'une philosophie presque jovialiste, si on tient compte de la naïveté propre de la pensée.

## HOMME-ENFANT

Stéphane Dompierre a du talent à revendre. Son premier roman, *Un petit pas pour l'homme*, le prouve hors de tout doute. Son écriture est alerte, précise, pleine d'un dynamisme entraînant, convoquant avec brio le monologue, le



EMMANUELLE BRAULT

dialogue et la description bien tournée. Mais il a un humour de potache. Il serait à la littérature ce que le pire des humoristes qui hantent les planches québécoises depuis des années est au spectacle. S'il existe une farce archi-rabâchée sur la situation de célibataire de son héros, comme les gags de blondes les plus éculés, il ne nous les épargnera pas. Il y a là de l'ado mal digéré, dans cette obstination à faire comique lourdingue, à vouloir dilater la rate des camarades de bière ou des mononcles. Voyons, pour l'exemplarité de la chose : « Une joufflue en pantalon de coton ouaté rose laisse son chien lui lécher le visage. Elle semble bien s'amuser. Il ne se léchait pas le cul, ce chien, il y a deux minutes ? » (p. 81) Il est permis de se noyer dans sa Molson ! « Laurie m'embrasse [...]. Je prends tout ce qui passe, côté plaisirs charnels, lesbienne ou pas, elle est belle [...] » (p. 55) ; « [...] c'est simple, tu n'as qu'à enfiler successivement ton martini, un autre martini, une capote et cette fille [...] » (p. 47). On voit le genre. Y'en a à la pelle.

Pour ceux qui aiment, plaisir garanti, et détente neuronale à la clé ! Pour les autres, il leur suffira de savoir que ce roman raconte l'histoire, « supposément » classique, de tout être mâle qui décide de se séparer. Il retrouve son célibat et sa libido à tire-larigot ! Il va obligatoirement, fatalement, génétiquement, traverser des phases qui vont le mener à un questionnement aussi profond que peut l'être celui d'un attardé, qui passe du plaisir d'être seul à l'angoisse d'être seul, au désir de retrouver la vie de

couple. Ainsi, la quatrième de ces phases sera-t-elle nommée : « Phase dite du chien renifleur, connue aussi sous le nom de phase de la vache repue observant calmement passer un train de marchandises dans un champ, peu avant de se faire violemment ensemen- cer par le taureau. » (p. 157)



STÉPHANE DOMPIERRE

En lisant cela, je me suis éclaté. Plus besoin de ma Molson extra, seule m'a suffi, des heures durant, la subtilité enchanteresse de ce diabolin ricaneur de Stéphane Dompierre comblant le besoin de me dilater la rate. Bon. Même si, pour moi, cet humour de cabotin de secondaire « x » me désespère autant que des blagues sur les belles-mères, je redis que cet auteur nouveau a un talent fou pour créer des atmosphères, pour décrire le trouble profond de son personnage, petit garçon désarçonné, sans madame pour lui tenir la main. La boutique de disques dont il est le gérant est décrite avec vigueur, les employés de même et l'atermoiement du narrateur Daniel J. aussi. On sent que ces êtres-là existent. Il y a peu à résumer de cette histoire. Elle tient tout entière dans cette dérive d'un dilettante qui va d'une femme à une autre, d'une situation insupportable à une autre qui risque fort de ne l'être pas moins. Mais force nous est de constater qu'un auteur vient de signer un premier livre, et qu'il faudra le suivre, ensuite, avec toute l'attention qu'il mérite.

